HENRY ROUSSO

LA DERNIÈRE CATASTROPHE

L'histoire, le présent, le contemporain

nrf essais
GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

UN CHÂTEAU EN ALLEMAGNE. La France de Pétain en exil, Sigmaringen 1944-1945, Ramsay, 1980 ; Éditions Complexe, 1984 [sous le titre : PÉTAIN ET LA FIN DE LA COLLABORATION. Sigmaringen, 1944-1945] ; Hachette, 2012.

DE MONNET À MASSÉ. Enjeux politiques et objectifs économiques dans le cadre des quatre premiers plans, 1946-1965 (dir.), Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1986.

LA PLANIFICATION EN CRISES. 1965-1985 (dir.), Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1987.

LA COLLABORATION. Les noms, les thèmes, les lieux, Éditions MA, 1987.

LE SYNDROME DE VICHY. De 1944 à nos jours, Éditions du Seuil, 1987 ; nouv. éd. 1990.

LES ANNÉES NOIRES. Vivre sous l'Occupation, Gallimard, 1992, nouv. éd. 2009.

HISTOIRE POLITIQUE ET SCIENCES SOCIALES (dir. avec Denis Peschanski et Michael Pollak), Éditions Complexe/IHTP, 1991.

LE RÉGIME DE VICHY ET LES FRANÇAIS (dir. avec Jean-Pierre Azéma, François Bédarida et Denis Peschanski), Fayard/IHTP, 1992.

LA VIE DES ENTREPRISES SOUS L'OCCUPATION. Une enquête à l'échelle locale (dir. avec Alain Beltran et Robert Frank), Belin, 1994.

VICHY, UN PASSÉ QUI NE PASSE PAS (avec Éric Conan), Fayard, 1994 ; nouv. éd. Gallimard, 1996.

LA HANTISE DU PASSÉ. Entretien avec Philippe Petit, Textuel, 1997.

STALINISME ET NAZISME. Histoire et mémoire comparées (dir.), Éditions Complexe/IHTP, 1999.

VICHY, L'ÉVÉNEMENT, LA MÉMOIRE, L'HISTOIRE, Gallimard, 2001.

LA VIOLENCE DE GUERRE 1914-1945. Approches comparées des deux conflits mondiaux (dir. avec Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao), Éditions Complexe/IHTP, 2002.

LE REGARD DE L'HISTOIRE. L'émergence et l'évolution de la notion de patrimoine au cours du XXe siècle en France (dir.), Fayard/Monum Éditions du Patrimoine, 2003.

LE DOSSIER LYON III. Le rapport sur le racisme et le négationnisme à l'université Jean-Moulin, Fayard, 2004.

LE RÉGIME DE VICHY, Presses universitaires de France, 2007 ; nouv. éd. 2012.

LA FABRIQUE INTERDISCIPLINAIRE. Histoire et science politique (dir. avec Michel Offerlé), Presses universitaires de Rennes, 2008.

JUGER EICHMANN. Jérusalem, 1961 (dir.), Mémorial de la Shoah, 2011.

Extrait de la publication

nrf essais

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Henry Rousso

La dernière catastrophe

L'histoire, le présent, le contemporain

Gallimard

Extrait de la publication

Rousso, Henry (1954-)

Histoire
Philosophie et théorie de l'histoire
Étude et enseignement de l'histoire, recherche
Historiens — déontologie
Guerre mondiale (1914-1918)
Guerre mondiale (1939-1945)
Allemagne
1918-1933
1933-1945
1945-1990
1990-1999
États-Unis
1901-1953
1953-2001
France
1789
1914-1918
1939-1945
1945-1999
Royaume-Uni
1910-1936
1936-1945
1945-1999

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Introduction

« VOUS N'Y ÉTIEZ PAS ! »

La scène se passe en 1989 à l'Institut d'histoire du temps présent, une équipe du CNRS. Ce jour-là, François Bédarida, le directeur, préside une réunion consacrée à la préparation d'un colloque international sur « le régime de Vichy et les Français » prévu pour l'année suivante. Un désaccord sur le contenu survient entre lui et deux jeunes chercheurs, Denis Peschanski et moi-même. Historien de renom, âgé de 63 ans, le premier a vécu l'Occupation comme étudiant et comme résistant, dans la mouvance de *Témoignage chrétien*. Les seconds ont tous les deux 35 ans et se sont investis dans l'aventure d'une institution créée une dizaine d'années plus tôt pour structurer et développer une historiographie du contemporain. La discussion s'anime, la tension monte. Soudain, François Bédarida s'exclame avec autorité, et un brin d'agacement : « Vous n'avez pas vécu cette période, vous ne pouvez pas comprendre ! ». Le silence se fait brusquement, les participants hésitant entre rire et stupeur.

Le propos n'a pourtant rien d'exceptionnel dans un laboratoire où se côtoient des générations différentes. Les chercheurs ayant traversé à l'adolescence ou à l'âge adulte le nazisme, la Seconde Guerre mondiale, la décolonisation, le stalinisme ou même les barricades du printemps 1968 — autant d'épisodes, parmi d'autres, faisant alors l'objet des recherches de cet organisme — se heurtent parfois aux plus jeunes dont la vision coïncide rarement avec leur propre expérience, même relue au prisme de leur travail d'historien.

Pourtant, ce jour-là, la réaction de François Bédarida me heurte de plein fouet. Spontanément, je la trouve incongrue, presque absurde puisque « ne pas en avoir été » est, en principe, le propre de l'historien. Mais la remarque paraît d'autant plus étrange qu'elle résonne dans un lieu qui s'est donné pour tâche de travailler sur le temps proche, en défendant l'idée que c'était non seulement possible mais nécessaire sur un plan scientifique, politique, éthique. Or la caractéristique première du temps proche, c'est précisément la présence d'acteurs ayant vécu les événements étudiés par l'historien et capables éventuellement d'en témoigner, d'engager un dialogue avec les plus jeunes lorsqu'il s'agit d'épisodes déjà relativement anciens. L'historien du temps présent, s'il n'a pas vécu directement tout ce qui entre dans son champ d'observation, peut du moins parler avec ceux pour qui c'est le cas. Il est un témoin du témoin, parfois même le premier si c'est lui qui a pris l'initiative d'interroger celui-ci. Il peut aussi être le dernier à avoir pu lui parler de son vivant. Dès lors, la réaction de François Bédarida prend tout son sens : parmi les historiens présents, il est le seul à avoir effectivement vécu les événements qui font l'objet de la discussion, il a donc indubitablement un avantage apparent sur les autres, qu'il assume et entend faire savoir.

Faire face à cette exclamation « de ne pas en avoir été » signifie pour un historien faire l'apprentissage de deux préjugés antinomiques bien que toujours enracinés dans le sens commun. Le premier affirme qu'aucune bonne histoire n'est possible sans recul, voire que l'historien ne peut entrer en scène que lorsque les acteurs qu'il étudie en sont tous sortis. Dans cette conception du métier, l'historien observe un passé révolu, une histoire achevée, il n'agit que dans le temps des morts, même si c'est pour les ressusciter sur le papier. Il possède sur ceux qui l'ont précédé cet avantage absolu de prétendre au dernier mot grâce à une lecture qui se voudra objective, distante, froide, de faits devenus « historiques » parce que leurs effets auraient cessé d'agir sur le présent. Ce préjugé possédait encore une part de validité à la fin des années 1970, notamment dans l'enseignement supérieur où choisir la voie de l'histoire contemporaine, c'était prendre le risque de pas-

Extrait de la publication

ser à côté d'une carrière prestigieuse, l'historien s'incarnant surtout dans la figure du médiéviste ou du moderniste. Le développement ou la création à ce moment-là, partout en Europe, d'institutions chargées de travailler sur le passé proche a montré l'évolution des esprits en ce domaine. Le second préjugé croit, dans un mouvement presque contraire, que l'expérience prévaut sur la connaissance, que la narration historique ne pourra jamais vraiment remplacer le témoignage, que la prétention à la vérité des professionnels du passé relève d'une illusion scientiste. Seul celui qui en fut peut contribuer, le premier, à tenir de vive voix un discours authentique sur le passé proche avant de laisser la place à ceux qui n'en auront plus que les traces et, précisément, les témoignages. François Bédarida sait mieux que quiconque l'impact de cette croyance car il baigne dans un univers dans lequel le témoin ancien combattant, ancien résistant, ancien déporté occupe une place grandissante dans les débats et les controverses sur le passé récent. Plus exactement, c'est l'époque où les historiens commencent à prendre la mesure de la présence et de l'intervention de ces témoins dans l'espace public, figures morales et acteurs sociaux dont l'apparition remonte aux lendemains de la Première Guerre mondiale. Cela a engendré parfois des frictions avec les historiens qui leur sont pourtant proches, et des controverses chez les historiens eux-mêmes entre ceux qui récusent *a priori* toute valeur probante au témoignage oral et ceux, au contraire, qui éprouvent pour le témoin, surtout si c'est une victime, une fascination presque christique, pour prendre les deux positions extrêmes. François Bédarida est donc aux premières loges pour mesurer la difficulté de cette confrontation entre connaissance élaborée et souvenirs reconstitués alors qu'il est lui-même, de par son parcours et son âge, clivé entre ces deux pôles majeurs de la représentation du passé. En ce jour de 1989, l'espace d'un instant, il a oublié son habitus professionnel pour laisser libre cours à la manifestation de sa subjectivité sans pour autant cesser d'être un historien du temps présent. Mieux, si l'on peut dire, il semble dire implicitement que le seul historien véritable, c'est celui qui a été lui-même témoin des faits étudiés, reprenant la posture de Thucydide, avec cette diffé-

rence ici que durant les événements — la période de l'Occupation — le jeune François Bédarida ne pouvait savoir qu'il se ferait un jour l'historien de cette période. Or il y a loin de l'expérience directe et ingénue d'un moment historique, même exceptionnel, à la production d'un récit informé sur l'événement. C'est une chose que d'observer consciemment son temps en se donnant pour but d'en faire une narration, comme l'historien grec, c'en est une autre que de mobiliser longtemps après ses souvenirs de jeunesse comme éléments d'un récit historique crédible.

Avec cet épisode, l'historien encore un peu immature que j'étais a commencé à comprendre que l'histoire du temps présent que nous prétendions fonder relevait d'une démarche tout entière marquée par la tension, parfois l'opposition entre l'histoire et la mémoire, entre la connaissance et l'expérience, entre la distance et la proximité, entre l'objectivité et la subjectivité, entre le chercheur et le témoin, autant de clivages qui peuvent se manifester au sein d'une même personne. Comme d'autres manières de faire de l'histoire, cette partie de la discipline doit prendre en compte des temporalités différenciées et une dialectique particulière entre le passé et le présent. Ce temps sur lequel elle se penche appartient surtout au domaine de l'imaginaire. Dans le réel, se côtoient des générations dissemblables, des perceptions différentes du lointain et du proche, des approches diverses du vécu et du transmis. En ce sens, le temps présent relève d'une fiction scientifique au même titre qu'il existe des fictions littéraires ou juridiques. L'amnistie, par exemple, efface une peine délivrée par une décision formelle qui fait « comme si » la condamnation n'avait pas eu lieu, sans pour autant chercher à effacer le souvenir du crime lui-même, encore moins à obliger la victime à oublier. La fiction permet ici d'agir dans le présent — pardonner ou vider les prisons — sans être entièrement dépendant du poids d'un passé qui, de toute manière, continuera de faire effet. L'historien du temps présent, lui, fait « comme si » il pouvait saisir en marche le temps qui passe, faire un arrêt sur image pour observer le passage entre présent et passé, ralentir l'éloignement et l'oubli qui guettent toute expérience humaine. La fiction consiste alors à ne pas

Extrait de la publication

considérer ce temps présent comme un simple moment insaisissable, à l'image du fleuve Léthé, mais de lui conférer une épaisseur, une perspective, une durée, comme font tous les historiens engagés dans une opération de périodisation. La difficulté n'est d'ailleurs pas insurmontable car, même pour les contemporains des faits étudiés, ce temps présent ne se réduit pas à un instant fugitif : leur conscience, leur inconscient — supposé ignorer le temps —, leur mémoire lui confèrent une durée, qui relève plus d'une perception que d'une réalité tangible, mais qui seule permet de donner du sens aux événements traversés. On peut identifier cette durée, cette temporalité spécifique comme une « contemporanéité », qualificatif qui peut s'appliquer à tout ce que nous reconnaissons comme appartenant à « notre temps », y compris la tradition, la trace, le souvenir d'époques révolues. La contemporanéité n'est d'ailleurs pas propre aux périodes récentes. Depuis l'apparition des premières formes de culture, les sociétés ont vécu dans un présent marqué par le poids du passé, parfois son fardeau, et ouvert aux possibles, voire aux incertitudes de l'avenir quand bien même la perception du temps a pu considérablement évoluer. Quand un historien observe un acteur de l'histoire, de ce passé révolu, il doit constamment garder en mémoire l'« ayant-été » qu'il fut, celui qui a vécu et a agi dans un temps présent qui n'existe plus mais qu'il s'agit de reconstituer, comme nous y enjoint toute une tradition épistémologique de Raymond Aron à Paul Ricœur, en passant par Reinhart Koselleck. La particularité de l'histoire du temps présent est de s'intéresser, elle, à un présent qui est le sien propre, dans un contexte où le passé n'est ni achevé, ni révolu, où le sujet de son récit est un « encore-là ». Ce qui ne va pas sans poser quelques écueils.

Les comprendre, les surmonter, telle a été l'ambition de l'histoire du temps présent, un mouvement qui a pris son essor suivant les lieux entre les années 1950 et les années 1970, réinventant une tradition remontant aux origines grecques de l'historiographie. L'objet de ce livre est de retracer l'évolution, de saisir les ressorts, d'expliquer les paradigmes et les présupposés de cette partie de la discipline historique passée, en quelques décennies, de la marge au centre. L'his-

Extrait de la publication

toire du temps présent a-t-elle vraiment existé de tout temps ? Possède-t-elle des singularités propres ou n'est-elle qu'un aspect de l'historiographie générale sans traits distinctifs particuliers ? Quels changements sont apparus dans le dernier tiers du XXe siècle au point de considérer que la discipline tout entière en a été transformée ? Telles sont quelques-unes des questions que je souhaite soulever ici en expliquant pourquoi la notion d'histoire du temps présent, si elle s'est enracinée dans le panorama historiographique international, c'est parce qu'elle possède une histoire et des caractéristiques propres aptes à répondre à des interrogations à la fois conjoncturelles et universelles. Bien que sa légitimité soit acquise, cette forme d'histoire n'en continue pas moins de susciter des réserves et des critiques, moins sur sa faisabilité en tant que telle, comme au XIXe siècle, que sur les choix épistémologiques qu'une partie de ce mouvement a opérés dans les deux dernières décennies. En ce sens, j'y reviens longuement dans cet ouvrage, le terme « histoire du temps présent » ne se confond pas avec celui d'« histoire contemporaine » et chaque tradition nationale possède sa manière propre de qualifier le passé proche. Cette diversité reflète des traditions parfois anciennes, parfois récentes, et des choix épistémologiques, des objets historiques, des postures dans l'espace public différents. De même, la notion de contemporanéité renvoie à une polysémie qui n'est pas la moindre des difficultés pour l'historien, que celui-ci cherche à comprendre celle de temps révolus ou la sienne propre. Cette notion ne renvoie pas uniquement à une temporalité, elle ne signifie pas seulement une proximité dans le temps, et donc une curiosité pour son propre temps. Elle renvoie aussi à d'autres formes de proximité, dans l'espace, dans l'imaginaire. La présence du passé le plus lointain peut être parfois plus prégnante que des événements proches, et on peut avoir très peu de points communs avec ses semblables biologiques et, au contraire, une grande proximité avec des ancêtres d'un autre temps, voire d'un autre lieu, pour peu qu'on les redécouvre et qu'on leur donne une actualité dans le présent. Ce constat en apparence banal ouvre d'innombrables questions. C'est l'objet de cet ouvrage qui se situe dans un lieu épistémologique relativement bien identi-

Extrait de la publication

fié, à la fois sur le plan intellectuel et institutionnel : celui d'une histoire qui s'est confrontée au tragique du siècle dernier et, déjà, de ce siècle balbutiant. Cette mouvance ou plutôt cette pratique de l'histoire a tenté d'esquisser empiriquement une manière de faire, une façon de penser l'histoire lorsque celle-ci atteint, voir dépasse, la limite du compréhensible et de l'acceptable. Elle se retrouve partout où le passé récent a laissé des marques au fer rouge, dans les corps, dans les esprits, dans les territoires, dans les objets.

Dans un article paru en 2006, l'historien Antoine Prost proclamait que « l'histoire du temps présent est une histoire comme les autres », dénonçant « un pseudo-concept » forgé pour des raisons purement circonstancielles[1]. Le ton étonnamment vindicatif de ce petit texte de sept pages consistait à dire que cette mouvance ayant effectivement remporté la bataille de la légitimité, elle devait désormais abandonner l'étendard qui avait permis sa victoire. Aucune nouvelle bannière n'était cependant proposée comme si cette partie de la discipline devait être dépossédée de son nom et de son identité au titre d'un impérialisme épistémologique ou peut-être d'un ressentiment qui ne disaient ni l'un, ni l'autre leur nom. Or, précisément, cette pratique historiographique possède bien quelques singularités qui ne peuvent s'effacer d'un trait de plume. Des quatre grandes séquences de l'historiographie occidentale : Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes et Époque contemporaine, seule la dernière possède une périodisation constamment incertaine et discutée. Suivant les lieux et les traditions nationales, le « contemporain » pourra en effet commencer aussi bien en 1789, en 1917, en 1945 ou encore en 1989. Quant à sa date terminale, elle est par définition mobile, autre différence banale mais de taille. De ces quatre périodisations, l'histoire contemporaine est la seule à faire l'objet de désaccords récurrents non sur l'interprétation des séquences temporelles elles-mêmes — il existe des débats sur la fin de l'Antiquité ou sur la fin du Moyen Âge comme il en existe sur le début de l'histoire contemporaine —, mais sur sa faisabilité, sa signification, sa dénomination, à l'instar précisément de l'article cité. En outre, « Qu'est-ce qu'être

contemporain ? » relève d'une interrogation apparue au XIXe siècle qui dépasse la seule réflexion historienne. Elle traverse aussi bien la philosophie que l'anthropologie ou l'histoire de l'art et la musicologie qui utilisent l'adjectif à leur manière. Il y a bien ici une question épistémologique sur laquelle les historiens doivent prendre position, ce que je tente de faire ici en m'interrogeant à la fois sur l'évolution longue d'une pratique prétendant faire l'histoire de son propre temps, sur la conjoncture spécifique au XXe siècle qui a fini par lui donner une certaine configuration particulière, enfin sur les critères constants ou variables permettant d'identifier les singularités relatives de cette manière de penser l'histoire au sein de la discipline dans son ensemble.

Plutôt que de prendre pour argent comptant les clichés qui ressassent que « toute histoire est contemporaine » ou que cette pratique remonte aux origines de la discipline, j'ai cherché à comprendre d'abord ce que pouvait signifier concrètement, sur la longue durée, le terme « contemporain » et les notions d'« histoire contemporaine » ou d'« histoire du temps présent » en partant de ma propre expérience — l'étude de l'histoire et de la mémoire des grands conflits récents — pour remonter le temps de manière régressive. J'ai concentré ensuite mon attention sur le XXe siècle qui voit progressivement l'émergence d'une histoire du temps présent institutionnalisée, avec ses méthodes propres, ses paradigmes, ses débats, ses détracteurs au sein d'une profession historique, elle-même renouvelée en profondeur. Mon propos n'est pas de proposer dans cette partie une histoire érudite de la contemporanéité, mais plutôt de situer dans le temps le plus long possible l'hypothèse généralement admise d'une montée en puissance de l'histoire contemporaine à compter des années 1970. Le dernier tiers du XXe siècle est un moment sur lequel je m'attarde car il fait aujourd'hui l'objet de débats quant à savoir s'il inaugure ou non un changement de « régime d'historicité », un terme qui connaît depuis quelques années une certaine fortune dans l'historiographie française mais encore assez peu discuté ailleurs. Né avec la philosophie de l'histoire, dans le contexte du débat sur l'his-

Extrait de la publication

torisme, le terme d'historicité (*Geschichtlichkeit* en allemand), pris dans son acception la plus simple, désigne le caractère proprement temporel, donc évolutif, variable, limité, mortel de l'homme ou des sociétés, qui induit que la connaissance qu'ils peuvent produire sur eux-mêmes possède elle aussi une limite, une finitude, notamment par opposition à la métaphysique traditionnelle. Le terme a changé de sens sous l'impulsion de l'anthropologie qui désigne par ce terme à la fois « la richesse en événements » (Claude Lévi-Strauss) d'une société donnée et un moyen de différencier les sociétés entre elles, notamment par la fameuse distinction entre « sociétés chaudes et froides » ou entre « cultures qui bougent et ne bougent pas ». S'y ajoute l'idée essentielle que l'historicité est une conscience ou une perception de soi, une image subjective que l'homme ou les sociétés ont de leur propre dimension temporelle. Dans les années 1980, sous la plume d'historiens comme François Hartog ou d'anthropologues comme Gérard Lenclud, eux-mêmes influencés par Marshall Sahlins, la question du « régime d'historicité » a servi de pont entre les deux disciplines pour mettre fin à une décennie de querelles entre l'historique et le structurel. Avec l'usage, et dans le contexte des années 1980-2000 où s'est développé un débat intense sur la place respective dans les sociétés actuelles du passé, du présent et du futur, la notion a pris un sens plus large :

> L'expression régime d'historicité renverrait, par conséquent, d'abord, au moins logiquement, au type de rapport que toute société entretient avec son passé, à la façon dont elle traite et en traite avant de (et pour) l'utiliser et constitue cette sorte de chose que nous appelons histoire. La façon dont une société traite son passé et de son passé. Par ordre ascendant d'activisme dans le traitement : la façon dont une société dispose les cadres culturels qui aménagent les biais au travers desquels son passé l'affecte (au-delà de ce qu'implique le fait pour toute société d'avoir un passé), la façon dont ce passé est présent dans son présent (davantage qu'il n'y ait nécessairement), la façon dont elle le cultive ou l'enterre, le reconstruit, le constitue, le mobilise, etc. Il y aurait ainsi toute une échelle d'attitudes liées à la variabilité culturelle : ici le passé est « magistère de vie », là un fardeau intolérable, ailleurs une ressource inépuisable, un bien rare… Le régime d'historicité définirait une forme culturellement délimitée, donc conventionnelle, de

Extrait de la publication

> relation au passé ; l'historiographie serait l'une de ces formes et, en tant que genre, un élément symptomatique d'un régime d'historicité englobant.[2]

Au-delà de son intérêt théorique, cette notion a permis de stimuler les recherches sur l'histoire et la sociologie de la mémoire, sur les représentations et les usages du passé, sur l'histoire de l'histoire puisqu'elle postule que non seulement les sociétés sont historiques mais que leur manière de se penser dans le temps et dans l'espace possède elle aussi une histoire, une variabilité, d'où le recours au terme de « régime » qui permet d'envisager plusieurs types de rapport au temps, lesquels peuvent se succéder ou coexister en un même lieu ou un même moment. Travailler sur les régimes d'historicité, ce n'est donc pas seulement se pencher sur l'historiographie — l'évolution de la production des historiens —, mais bien postuler que la manière d'envisager le temps, ici le temps présent, constitue un élément essentiel de compréhension d'une société donnée, à un moment donné. François Hartog a ainsi développé récemment l'hypothèse que nous vivions depuis 1989 dans un régime d'historicité « présentiste », lequel aurait succédé à un régime d'historicité « futuriste » apparu en 1789. La domination du « futur » comme horizon culturel — le Progrès, la Révolution, la Croissance — y compris dans ses pires déclinaisons comme les millénarismes totalitaires a été supplantée par la domination du « présent » : « sans futur et sans passé, [le présent] génère, au jour le jour, le passé et le futur dont il a, jour après jour, besoin et valorise l'immédiat »[3]. Je partage pour une bonne part ce constat avec, toutefois, quelques différences et divergences que j'explique plus avant dans cet ouvrage. Elles portent sur le lien entre le présentisme et l'émergence d'une nouvelle histoire du temps présent que je vois moins comme un symptôme que comme une réaction. Elles concernent le moment de basculement d'un régime d'historicité à un autre puisque les évolutions quant au rapport au temps dans le monde occidental, et notamment la question de la contemporanéité, ont commencé à mon sens avant la chute du Mur de Berlin, dans les années 1970, et relèvent donc d'un autre ordre de facteurs explicatifs que la

fin de la Guerre froide et du système soviétique. Enfin, si le présent constitue sans conteste aujourd'hui une catégorie dominante et même envahissante, s'il influe particulièrement sur la manière dont nous envisageons les souvenirs du passé proche, il n'en reste pas moins que ces souvenirs, cette mémoire se déclinent pour l'essentiel sous le régime assez traditionnel d'un fardeau, d'une hantise du passé, quand bien même les solutions apportées pour y faire face relèvent souvent, en effet, d'une forme de présentisme.

En ce sens, j'ai été frappé de constater après d'autres à quel point le phénomène guerrier scande le temps historique occidental moderne depuis la Révolution française. La plupart des bornes utilisées par les acteurs ou les historiens pour délimiter l'époque contemporaine appartiennent au registre des sorties de guerre, parfois de l'entrée en guerre : fin de la Première Guerre mondiale, fin de la Seconde Guerre mondiale, fin de la Guerre froide, dates auxquelles on peut ajouter les deux grandes révolutions de 1789 et 1917, la première ayant entraîné une longue séquence guerrière en Europe, la deuxième résultant en partie de la Grande guerre. Plus en profondeur, la plupart des sorties de guerre ou de révolution ont suscité un fort regain d'intérêt pour l'histoire contemporaine quand elles ne créent pas purement et simplement un nouveau régime d'historicité, comme après 1789. L'intérêt pour le passé proche semble ainsi inéluctablement lié à un moment de violence paroxystique et plus encore à son après-coup, au temps qui suit l'événement déflagrateur, temps nécessaire à la compréhension, à la prise de conscience, à la prise de distance, mais temps marqué aussi par le traumatisme, et par de fortes tensions entre la nécessité du souvenir et l'attrait de l'oubli. C'est en tout cas l'hypothèse que je développe ici en m'appuyant sur cette définition lapidaire et saisissante qui veut que toute histoire contemporaine commence avec « la dernière catastrophe en date », en tout cas la dernière qui semble la plus parlante sinon la plus proche chronologiquement.

Extrait de la publication

> Quand commence alors le présent respectif d'une époque ? Il commence avec le dernier événement constitutif, celui qui détermine son existence. Pour un couple heureux, le présent trouve son origine avec le jour des noces. En partant de cet exemple, on pourrait dire que chaque présent d'une époque donnée commence avec la dernière catastrophe en date. Certes, ce terme masquerait l'essentiel. Presque chaque peuple — pour s'en tenir désormais à l'histoire des peuples — a vécu la même dernière catastrophe, la Seconde Guerre mondiale. Mais ce n'est pas le fait même de subir des catastrophes, aussi violentes soient-elles, qui marque seul l'origine du présent, le présent ne commence pas partout en 1945, mais c'est avec la catastrophe que débute le présent de la structure historique de ceux qui la subissent.[4]

Dans ce texte de facture plutôt ardue, la définition de l'histoire du temps présent — *Zeitgeschichte* en allemand — oscille entre boutade et affirmation docte. Son auteur, Hermann Heimpel, appartient à l'establishment universitaire de l'Allemagne d'après-guerre et fut notamment directeur du Max-Planck-Institut für Geschichte à la fin des années 1950. Ses écrits et son parcours illustrent les ambivalences de l'historiographie allemande contemporaine, sans doute le modèle paradigmatique d'une partie des problèmes que j'essaye de soulever dans ce livre. Ayant fait preuve d'allégeance au régime nazi et nommé à l'Université du Reich installée à Strasbourg après la défaite de la France, il fut aussi, après la guerre, parmi les premiers à se confronter à la question de la culpabilité allemande. Il aurait même contribué à forger, dès les années 1950, le concept ambivalent de *Vergangenheitsbewältigung*, la nécessité de « maîtriser le passé » nazi, qui va occuper une place centrale dans l'histoire de la République fédérale, un point que j'aborde au chapitre III[5]. En ce sens, le terme de « catastrophe » possède une longue histoire dans le contexte de l'après-nazisme. Il a été utilisé à la fin des années 1940 pour diluer les responsabilités proprement allemandes dans un usage euphémisé, englobant aussi bien les victimes des nazis que les souffrances du peuple allemand en général. Dans les années 1980, il s'est généralisé dans sa version en hébreu — *Shoah* — à la suite du film éponyme de Claude Lanzmann pour désigner cette fois l'unicité et la singularité de l'extermination des juifs, sans parvenir réellement à remplacer le

terme *Holocaust* utilisé dans le monde anglophone. Le mot « catastrophe » s'est par la suite répandu par mimétisme ou par réaction pour désigner la tragédie originelle et fondatrice de l'identité de certains peuples, à l'image de la *Nakba* palestinienne, qui renvoie aux expulsions massives de 1948.

Il faut donc entendre ici le terme de « catastrophe » en son sens étymologique, à la fois comme un « bouleversement », une « fin » dans son acception grecque, lesquels ont des conséquences souvent insurmontables, mais aussi comme un « dénouement », un « coup de théâtre » au sens littéraire et dramaturgique du terme, dans son acception latine. En insistant sur la catastrophe comme origine provisoire d'un temps présent dont elle accepte le caractère fugace, cette conception historiographique, dont les prémisses remontent à 1917-1918, s'inscrit dans une vision discontinue de l'histoire en rupture avec la logique de la modernité révolutionnaire qui a reposé plutôt sur l'idée d'une continuité, d'une linéarité, d'un accomplissement, notamment vers le Progrès, après avoir elle-même surgi d'une rupture majeure dans le cours de l'histoire, au moins occidentale :

> Chaque fois que se produit un événement assez insigne pour éclairer son propre passé, l'histoire advient. Alors, seulement, l'écheveau désordonné des occurrences passées vient au jour sous la forme d'un récit qui peut-être raconté parce qu'il possède un début et une fin. Ce qu'un tel événement révèle, c'est un commencement, appartenant au passé, qui était jusque-là resté caché ; l'événement éclairant ne peut apparaître à l'historien que comme un achèvement de ce début qu'il vient de porter au jour. C'est seulement lorsque surviendra, dans l'histoire à venir, un événement nouveau que cette « fin » se révèlera être un commencement aux yeux des historiens futurs.[6]

Certes, la notion présente quelques difficultés puisqu'il est rare qu'une « catastrophe » historique, humaine, soit perçue comme telle de manière unanime et universelle. Au moins peut-on remarquer que celles du XXe siècle qui nous servent de points de repère relèvent d'une situation relativement inédite : avec le temps, vainqueurs et vaincus des deux grandes guerres mondiales ont fini par considérer qu'elles furent

Extrait de la publication

toutes les deux et pour toutes les parties en présence des calamités sans précédent dans l'histoire de l'humanité, même si le partage des responsabilités fait parfois encore débat. Cette remarque rejoint celle de Jean-Pierre Dupuy dont la défense d'un « catastrophisme éclairé » n'est pas sans résonance avec le propos développé ici puisqu'à la nécessité de penser lucidement dans le présent les catastrophes futures peut faire écho la nécessité de penser tout aussi lucidement, et tout autant dans le présent, les catastrophes historiques du passé récent, lesquelles servent de point de départ :

> C'est au siècle dernier que l'humanité est devenue capable de se détruire elle-même, soit directement par la guerre nucléaire, soit indirectement par l'altération des conditions nécessaires à sa survie. Le franchissement de ce seuil était préparé depuis longtemps, mais il a rendu manifeste et critique ce qui n'était jusqu'alors que danger potentiel.[7]

Il y a donc quelques convergences pour considérer que les catastrophes du XXe siècle, et en particulier le second conflit mondial ont inauguré d'une nouvelle contemporanéité non pas marquée par l'optimisme comme l'ont cru ceux qui ont fait de l'année 1945, dans les années 1960, le point de départ d'un nouveau monde plein de promesses — Europe, croissance, paix —, mais bien par le pessimisme, un esprit du temps qui privilégie sur le plan de la mémoire collective, les moments les plus mortifères du passé proche, ceux qui ont le plus de difficulté « à passer ». Le projet d'une nouvelle histoire du temps présent n'a pas été d'accompagner cette vision obsédante, traumatique du passé, mais bien d'aider à la comprendre, à mettre cette histoire à distance malgré sa prégnance dans la mémoire. Cette historiographie a dû en offrir des clés de lecture, souvent incomplètes et incertaines. Elle a dû affronter les grandes phases d'anamnèse du passé nazi ou de l'histoire de la décolonisation alors même qu'elle cherchait ses propres bases épistémologiques : c'est l'une de ses principales caractéristiques et sans doute sa plus grande fragilité. En outre, faire remonter le temps présent à la dernière catastrophe en date relève autant d'une définition structurelle : de

Extrait de la publication

Ian Tattersall *L'émergence de l'homme. Essai sur l'évolution et l'unicité humaine* (*Becoming Human. Evolution and Human Uniqueness* ; traduit de l'anglais [États-Unis] par Marcel Blanc).

Emmanuel Todd *L'origine des systèmes familiaux,* tome 1 : *L'Eurasie.*

*Miguel de Unamuno *L'essence de l'Espagne* (*En torno al Casticismo* ; traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon).

Jean-Marie Vaysse *L'inconscient des Modernes. Essai sur l'origine métaphysique de la psychanalyse.*

Patrick Verley *L'échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident.*

Paul Veyne *René Char en ses poèmes.*

Michael Walzer *Traité sur la tolérance* (*On Toleration* ; traduit de l'anglais [États-Unis] par Chaïm Hutner).

Harald Welzer *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse* (*Täter. Wie aus ganz normalen Menschen Massenmörder werden* ; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary).

Harald Welzer *Les guerres du climat. Pourquoi on tue au XXIe siècle* (*Klimakriege. Wofür im 21. Jahrhundert getötet wird* ; traduit de l'allemand par Bernard Lortholary).

Bernard Williams *L'éthique et les limites de la philosophie* (*Ethics and the Limits of Philosophy* ; traduit de l'anglais par Marie-Anne Lescourret).

Bernard Williams *Vérité et véracité. Essai de généalogie* (*Truth and Truthfulness. An Essay in Genealogy* ; traduit de l'anglais par Jean Lelaidier).

Yosef Hayim Yerushalmi *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable* (*Freud's Moses. Judaism Terminable and Interminable* ; traduit de l'anglais [États-Unis] par Jacqueline Carnaud).

Levent Yilmaz *Le temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains.*

Extrait de la publication

La dernière catastrophe.
L'histoire, le présent, le contemporain
Henry Rousso

Cette édition électronique du livre
La dernière catastrophe. L'histoire, le présent, le contemporain
de Henry Rousso
a été réalisée le 26 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070759729 - Numéro d'édition : 97277).
Code Sodis : N26763 - ISBN : 9782072266133
Numéro d'édition : 220763.

Extrait de la publication